

Tréffiagat : une richesse archéologique préhistorique

Le Pays bigouden étant la seconde région bretonne après celle de Carnac en richesse archéologique préhistorique, le territoire de Tréffiagat ne pouvait que receler de nombreux monuments mégalithiques et autres vestiges. Hélas, beaucoup d'entre eux furent ruinés après les fouilles des archéologues amateurs, surtout chercheurs de trésors, de la fin du 19^{ème} siècle.



Les premiers âges

Possédant de longues côtes basses et une profonde anse - le steir -, le relief de Tréffiagat fut favorable à l'installation de petits groupes humains qui vivaient de la cueillette des coquillages et de la pêche, il y a plusieurs milliers années.

Malheureusement cette côte à étangs, marais et dunes, quasiment sans falaises n'était guère par ailleurs propice à la formation de grottes marines et d'abris sous roche dans lesquels, les premiers hommes qui ont vécu en Bretagne, ont trouvé refuge soit en permanence soit sous formes de bivouacs. Par contre, grottes ou abris dans le Cap Sizun ont pu préserver les restes d'habitat. Les hommes qui ont habité la grotte de Menez Dréghan en Plouhinec, au Nord de la Baie d'Audierne et qui ont utilisé le feu dans le plus vieux foyer d'Europe à ce jour (-465.000 ans), ont certainement parcouru les plaines bordant la côte sud bigoudène fréquentée à l'époque par les éléphants et les rhinocéros. Ils y ont probablement perdu ou abandonné armes et outils divers comme des shoppers ou galets aménagés, difficiles à identifier hors d'un contexte archéologique.

Sur une côte basse, les variations du niveau de la mer depuis des dizaines de milliers d'années ont eu raison des installations, provisoires ou non. Le littoral de Tréffiagat montre des traces de submersion autour des petits platiers rocheux découverts à marée basse. Les anses de Kersaux, Léhan, Pors Treillen etc. révèlent sous le sable de grosses épaisseurs de tourbe d'eau douce, le plus souvent aux grandes marées. Le plus profond

de ces fonds de marais a été observé par un plongeur à 2,40 mètres au-dessous du niveau des basses mers de coefficient 118.

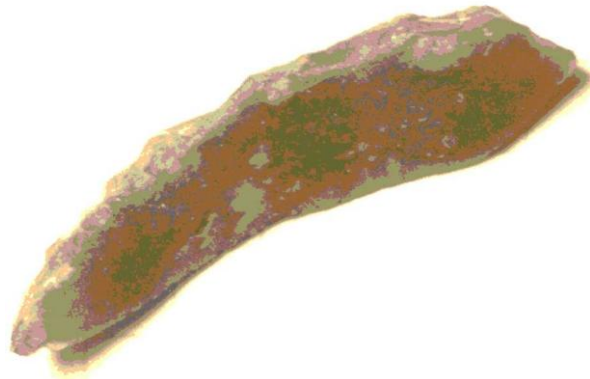
Il n'est pas rare de trouver dans le vieux sol vaseux préservé sous ces tourbes, de petits éclats et outils de silex voire des tessons de poterie remontant à des époques anciennes imprécises.

La remontée de la mer au cours des millénaires qui ont suivi la dernière glaciation a comblé avec du sable la profonde vallée du Steïr qui aboutit au port du Guilvinec-Léchiagat. Outils anciens et autres objets arrachés aux berges et aux rivages ont été repoussés et roulés par les vagues. Certains ont été émoussés et polis.

Les travaux successifs de creusement du port sur plusieurs mètres d'épaisseur de sédiments ont ramené à la surface des milliers de tonnes de sable bien luisant. Nous avons observé ce sable et découvert des outils préhistoriques de différentes époques, lames et lamelles, racloirs avec retouches, éclats divers en silex, taillés dans de petits rognons d'épave servant de matière première à l'homme préhistorique. Des tonnes et des tonnes de ce sable ont servi à la construction des terre-pleins du port, à la consolidation des dunes de Léhan, Le Run, Kersaux, au renforcement des chemins littoraux etc.

Théo Coïc, un promeneur averti a découvert dans ce sable le plus ancien outil façonné par l'homme à Tréffiagat, un biface (cassé) de type acheuléen, éolisé et patiné, vieux de plusieurs dizaines milliers d'années, plus récent tout de même que les objets frustrés de Menez-Dhrégan.

Un dragage de l'arrière-port, il y a 30 ans, avait fait découvrir une pièce courbe en silex de quelques centimètres, finement taillée, qui avait appartenu à une pointe de harpon de l'époque azilienne (rappelant la technique de taille de la grotte du Mas d'Azil dans les Pyrénées) soit environ 12000 ans avant notre ère.



Pointe de harpon courbe en silex agrandie d'1/3 (observez les retouches), de type azilien (moins 12000 ans)

Récolte assez maigre pourrait-on penser, mais il faut savoir qu'avant la découverte de Menez-Dhrégan, le seul objet caractéristique de l'époque paléolithique (ou l'âge de la pierre ancienne) du Pays Bigouden était le biface émoussé et patiné de Tréguennec. La période suivante, intermédiaire dite mésolithique, remontant jusqu'à 10.000 ans avant J.C a laissé des traces sur le territoire de Tréffiagat. Précédant l'ère mégalithique, elle se caractérise par la fabrication d'outils très petits ou microlithes taillés dans de petits rognons. Les plus remarquables ont des formes géométriques, trapèzes, triangles scalènes, demi-cercles, finement retouchés par des enlèvements minuscules ; ils ont servi à garnir des armatures en bois ou en os pour fabriquer scies, faucilles ou armes comme des flèches à tranchant horizontal.

Pas de grande concentration à Tréffiagat comme à Plovan où, dans le cordon de galets, la matière première était abondante. Quelques champs et bords de mer ont cependant livré des microlithes accompagnés de lames, de grattoirs et déchets de taille du silex, perdus lors de bivouacs de ces derniers peuples itinérants, cueilleurs-chasseurs et pêcheurs voire mangeurs de coquillages et autres fruits de mer.

L'un des plus beaux trapèzes trouvés en Pays Bigouden, en silex légèrement rougeâtre, provient d'une parcelle autrefois labourée de Moguer Grean.

L'époque néolithique à Tréffiagat

Vers 5000 ans avant J.C, l'homme entra dans une ère nouvelle, le nouvel âge de la pierre ou néolithique, celui de la pierre polie. Cette période fut une révolution technique qui associa la culture et l'élevage à la sédentarité et à la construction d'énormes sépultures mégalithiques, de tumulus, dolmens, menhirs nécessitant l'existence d'une forte population. Ce fut aussi la période de l'apparition de la poterie. Désormais, les traces et les témoins de la vie préhistorique sont nombreux.

Beaucoup de champs de Tréffiagat ont livré des haches polies, Kervarc'h, Trouidi, Pendreff, Penn ar Menez, Kervillogan, plusieurs au Run, au Merlot, où les employés communaux en ont découvert deux après le passage du bull-dozer qui a du traverser une structure archéologique.

Très tôt, les cultivateurs ont reconnu et ramassé ces objets à tranchant qui devaient être emmanchés pour servir de haches pour le défrichage, les plus grandes étant sans doute des socs d'araïres. Ils les dénommaient « Menn Gurun » ou pierres à foudre, venues du ciel, tant elles différaient des roches ordinaires locales et des galets bien lisses. De couleur verte ou grisâtre, voire blanchâtre, elles sont pour la plupart étrangères ou exotiques.

Depuis seulement 40 ans, on sait que 70 % d'entre elles proviennent de Plussulien (Côtes d'Armor) où l'archéologue CT Leroux a découvert la roche mère d'origine - la dolérite de type A - et surtout les ateliers de taille et de polissage. Des ébauches de haches et des pièces ratées de cette roche grisâtre s'y ramassaient par centaines.

Des relations commerciales existaient donc déjà entre Plussulien et Tréffiagat et autres bourgs de l'Ouest, sans doute par étapes. Pourquoi la dolérite ? Parce qu'elle donnait les meilleures qualités de tranchant et de résistance aux outils et aux armes. Cela n'empêchait pas les hommes du néolithique de continuer à tailler le silex aux éclats coupants pour la fabrication de petits outils. Nous verrons que les haches polies sont toujours associées aux éclats de silex dans les monuments fouillés.

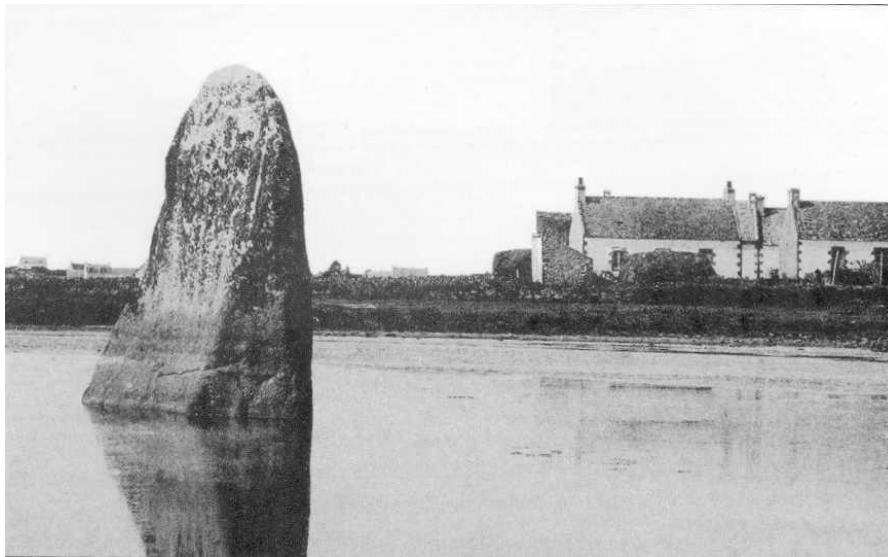
Si des constructions énormes, faites pour les défunts ont pu résister au temps après de nombreux millénaires, les habitats des vivants ont laissé peu de traces à Tréffiagat. Fabriqués de branchages plaqués d'argiles, ces huttes ont été balayés par les intempéries et sont retournés à la terre.

Une concentration d'outils et d'éclats de silex proche de Pors Treillen pourrait suggérer une ancienne installation détruite par la mer.

Par contre sous la plage de Men Meur au Guilvinec est apparu après une tempête en l'an 2000, un site d'habitat néolithique qui sur 50 m² a révélé de nombreux tessons de poterie ancienne fragile - la vaisselle cassée de nos ancêtres - et de nombreux silex ainsi qu'un poinçon en os (site étudié actuellement par l'archéologue départemental Michel Le Goffic).

De même à l'extrémité de la plage de Kerloc'h, limite du territoire de Tréffiagat vers Lesconil, sur la pointe de Goudoul, une dune a protégé un site de plusieurs époques superposées, du néolithique à l'âge du fer, ayant livré silex, perles de bronze et d'ambre, poteries grossières, habitat et retranchement en éperon barré pour la défense.

Malgré la destruction totale des monuments mégalithiques de Kervarc'h, de Kellarun, de Penhars, les ruines de Penn ar Menez, de Kervillozan, de Kersaux, le patrimoine de Tréffiagat reste encore éloquent et même remarquable par certains aspects.



Le menhir de Léhan

Haut de 4 m environ et large à la base de 3 m, il trône curieusement au milieu des roseaux de l'étang de Léhan, toponyme qui a donné son nom au village voisin. Il a été protégé et préservé de la destruction si près des habitations grâce à sa situation exceptionnelle qui en fait un monument connu même des archéologues étrangers à la Bretagne.

Il est évident que ce menhir a été mis en place lorsque les conditions de relief étaient différentes de celles d'aujourd'hui.

On sait par l'existence de plusieurs menhirs du département du Finistère en partie immergés dans la mer que le niveau de celle-ci était au néolithique de 4 à 5 m plus bas que celui de nos jours. A la hauteur visible au-dessus de l'étang, il faut donc ajouter au menhir de Léhan plus d'un mètre immergé, une certaine épaisseur de vase et de tourbe aquatiques et un enfoncement d'au moins d'un mètre dans son vieux sol d'origine ce qui peut lui donner une belle hauteur de 6 m.

Érigé autrefois le long d'un tout petit ruisseau qui se déversait dans l'anse de Léhan, il indiquait comme beaucoup de menhirs isolés, un endroit sacré, une source probablement.

A l'évidence, il n'a pas été possible de fouiller à ses pieds. Au cours d'un rituel lors de la cérémonie de son érection, on a pu y déposer quelques objets, hache polie, outils de silex, poteries etc. Ce menhir original est protégé et classé.

C'est un témoin assuré de la variation du niveau de la mer au cours des millénaires même s'il n'est qu'immergé en eau douce. En effet, l'étang de Léhan doit son existence au cordon dunaire formant un barrage à l'écoulement naturel de l'eau du petit ruisseau vers la mer.

Autrefois, le cordon littoral et l'étang devaient se situer plus en aval dans la mer actuelle, sur les rochers découverts ; à preuve les larges épaisseurs de tourbe qui apparaissent dans la grève et qui étaient tout simplement le fond de l'étang, alors plus avancé. Voilà un témoin de la lente et déjà ancienne submersion progressive des côtes basses bretonnes.

Le site du Reun

Le Menhir : Avec ses 6 m de haut, ses 2,60 m de largeur à la base, c'est l'un des plus beaux du Pays Bigouden. Avant que des habitations, même nouvelles curieusement autorisées à se construire autour de lui, ne le masquent dans le paysage, il pouvait comme on a pu le dire, servir de repère à la navigation des anciens âges. Il n'en est rien, les premiers navigateurs de l'Antiquité étaient bien plus jeunes que lui !

Situé au sommet d'une ancienne falaise morte de 7-8 m de hauteur, il domine la petite plaine littorale qui le sépare de la mer. Le toponyme Le Reun désigne d'ailleurs, tertre, éminence rocheuse, en langue bretonne.

Le rocher à nu apparaît partout au sommet de l'ancienne falaise. Il s'agit d'un granite très dur à deux micas, raboté et poli par l'érosion de la mer. Les mêmes roches apparentes souvent planes apparaissent en de multiples endroits du Pays Bigouden Sud à la même altitude, Kerléguer, Kelarun, Saint-Trémeur, Poulguen, Lesconil etc.

C'est sur cette plateforme rocheuse que les hommes préhistoriques ont choisi de planter leur menhir, curieusement dans une anfractuosité étroite naturelle profonde d'un mètre environ.



*La classe des grandes de Mme Hamon
de l'école des filles de Léchiagat, en visite
au Reun en 1948, la veille du CEP*

Point ne fut besoin d'aller loin chercher le matériau. Il est exactement le même que le socle voisin. Des traces de découpage ou d'arrachement apparaissent sur un bloc naturel, travail probablement réalisé à l'aide de coins de bois gonflés d'eau, selon une technique déjà connue des néolithiques. Il était rare d'ailleurs qu'un bloc naturel ait pu servir sans retouche à faire un menhir. Celui du Reun montre deux faces différentes ; celle du Sud est couverte de mini-formes d'érosion, celle du Nord est plus brute. L'orientation du menhir, en effet, dans sa grande largeur est orientée quasi-exactement W-E, orientation somme toute facile à trouver même à l'époque de sa mise en place.

Paul du Chatellier, archéologue du 19^{ème} siècle, domicilié au château de Kernuz en Pont l'Abbé s'est permis, sans grand risque, il est vrai, d'enlever les pierres de calage et de bourrage placées par les néolithiques dans l'anfractuosité. Tout au fond dans la terre noire, il a recueilli deux éclats trapézoïdaux, l'un en silex, l'autre en quartz que l'on a nommés plus tard « pointes de flèches tranchantes », les premières de ce type découvertes en Bretagne.

Poursuivant sa fouille, Du Châtellier a découvert au fond de l'excavation des charbons de bois, c'est à dire des restes de bois incomplètement brûlés, quelques autres éclats de silex informes, deux percuteurs et des fragments grossiers de poterie néolithique.

L'archéologue a ainsi pu vérifier que l'érection du menhir avait été accompagnée d'un rituel au cours d'une cérémonie mobilisant tous les habitants des alentours.

On a su depuis peu que des voisins d'aujourd'hui, incrédules sur l'authenticité du menhir,

ont utilisé pour s'en assurer leurs moyens mécaniques et motorisés modernes. Mission accomplie ! C'est vraiment, selon eux, une pierre plantée... pour ceux qui pouvaient en douter.

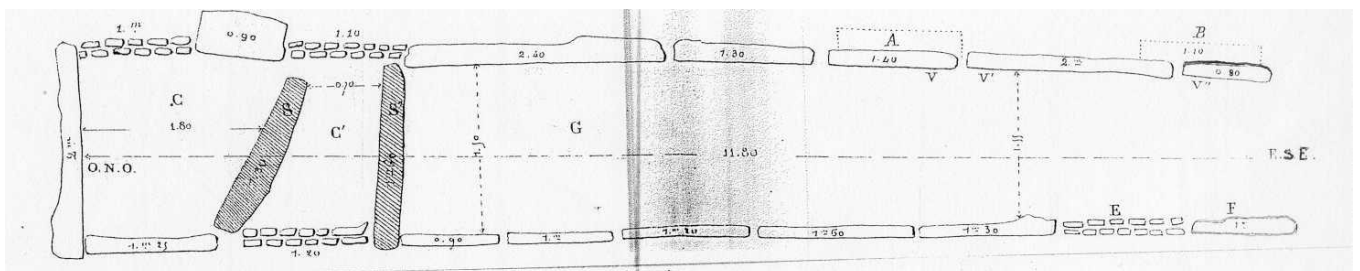


Pointes de flèches tranchantes trouvées au pied du menhir

Quel était le rôle de ce menhir isolé ? On a pu vérifier qu'il était situé à proximité d'une source ressortant de la roche, source qui ne se tarit jamais puisqu'on l'a constaté au cours de la sécheresse de l'été 1976. D'ailleurs, cette année là, un maraîcher voisin a transformé la fontaine en réservoir à eau pour alimenter ses serres. Le menhir du Reun avait donc la même fonction que celui de Léhan.

On pourrait penser aujourd'hui que l'eau sortant de terre est décelable par de multiples indices en particulier végétaux, et que point n'était besoin d'un menhir, surtout pour des hommes du néolithique très proches de la nature. Certes, mais ce monument devait signifier la sacralisation du lieu dans laquelle était comprise celle du culte de l'eau.

Le Reun, éminence sur une longueur de 100 m de rochers apparents, recèle des richesses archéologiques exceptionnelles, uniques en Bretagne même. D'abord une allée couverte fouillée en 1882 par Du Châtellier et aujourd'hui ruinée, puis surtout des milliers de cupules creusées dans la roche qui donnent au site son caractère sacré signalé par le menhir.



Plan de l'allée couverte du Reun, aujourd'hui ruinée (Cliquez sur l'image pour l'agrandir)

L'allée couverte

Dans la lande, au sommet du tertre vers l'est, on peut observer un amas de pierres sèches, quelques blocs ; c'est ce qui reste d'une belle allée couverte en V fouillée et dessinée par Paul Du Châtellier en 1882.

A l'époque, le monument était décelable par un tumulus de terre de 20 m de diamètre et de 1,30 m de haut. De la terre étalée et grignotée ressortait une galerie orientée E.SE O.NO de 11 m de long dont on ne voyait que le haut des pierres verticales. C'était souvent le cas pour les allées couvertes sous tumulus. Les grandes dalles formant la couverture du monument ayant disparu pour différents usages, construction des habitations, empierrement etc.

Les habitants des chaumières voisines n'ignoraient pas l'existence du tumulus et même le respectaient. Du Châtellier dans son rapport de fouilles, tout en donnant des renseignements scientifiques (pour l'époque), ne dédaignait pas à l'inverse des archéologues actuels très rigoureux, de parler des coutumes et des croyances légendaires des habitants qui ne manquaient pas de venir assister à ses recherches. Témoignages précieux parfois !

Les « paysans bas-bretons » comme les nomme Du Chatellier, le prévirent que les Korrigans, nains doués d'une force surnaturelle qui avaient construit le monument hantaient la lande durant la nuit et se vengeaient si on dérangeait leur demeure ! Sans rire !

A preuve, l'un d'eux qui habitait la chaumière proche du tumulus, se plaignait que depuis le début des fouilles, ses chevaux piaffaient toute la nuit. Il les trouvait tous les matins couverts de sueur et prétendait que les Korrigans avaient pénétré dans l'écurie pour malmenier ses bêtes par des maléfices vengeurs.

Nul doute que ces croyances païennes transmises pendant des siècles avaient contribué à protéger certains monuments, par peur des représailles. Mais au Reun, la plateforme rocheuse non cultivable qui servait de base au menhir et à l'allée couverte explique en partie leur préservation.

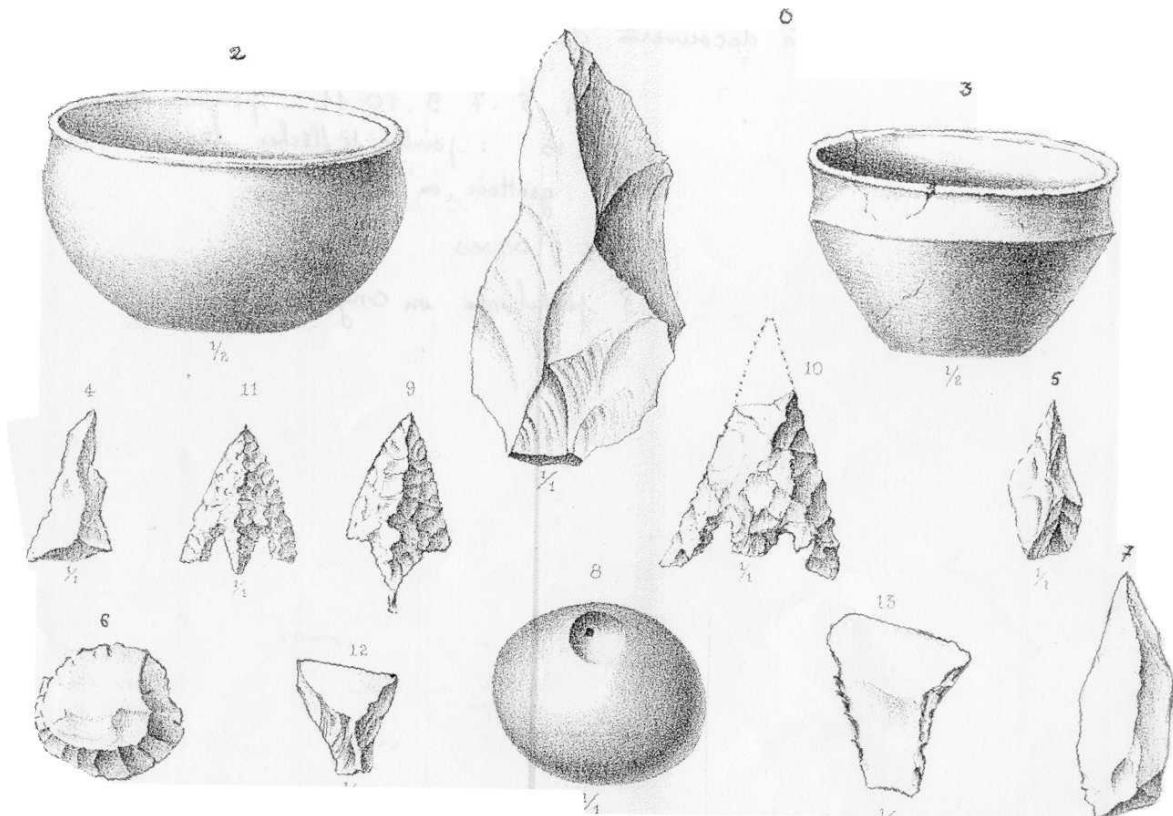
Au bout de quelques jours de fouilles, les chevaux se calmèrent, les représailles des Korrigans semblant s'interrompre.

Mais notre brave paysan prétendit que c'était grâce au chapelet de coquilles d'oeufs de poule qu'il avait suspendu à une poutre de l'écurie avec lesquelles les esprits nocturnes aimaient jouer. Curieuses croyances à la veille du XXème siècle. L'allée couverte présentait un couloir s'ouvrant au S.E, long de 8.50 m, large d'1.40 m, aboutissant côté N.W à une chambre d'1.80 m de long, fermée par une grande dalle verticale. L'augmentation progressive de la largeur vers l'ouest justifiait l'appellation de monument en V.

Les bords du couloir étaient constitués de dalles de granite atteignant jusqu'à 2.40 m de long, hautes de 80 cm, reposant à même la roche qui formait le fond du monument. Quelques murs de pierres sèches étaient incluses dans les parois en particulier dans celles de la chambre.

Le tumulus qui devait consolider l'ensemble s'était écroulé entre les parois du fait même de la disparition des dalles de couverture.

Dans cette sépulture collective les défunts étaient introduits par le long couloir jusque la chambre, et déposés sur le fond rocheux. Après dégagement de la terre noire d'infiltration, Du Châtellier n'a pas retrouvé de squelette, les terres acides granitiques faisant avec le temps, disparaître tous les os.



Objets néolithiques découverts dans l'allée couverte du Reun
 par l'archéologue Du Châtellier en 1882 (Cliquez sur l'image pour l'agrandir)
 12 et 13 : pointes de flèches tranchantes

2 et 3 : vases / 6 : grattoir en silex / 8 : pendeloque en Onyx

Parmi la fine terre noire mêlée de cendres et de morceaux de charbon de bois, Du Châtellier a recueilli plusieurs objets qui devaient appartenir aux défunts et que l'on avait déposés près d'eux pour les accompagner dans l'au-delà. Il y avait là des percuteurs, des galets utilisés, un morceau de hache polie en dolérite, une quantité d'éclats de silex, des fragments de poterie grossière, deux vases entiers posés à même le roc, deux pointes de flèches, l'une à pédoncule, l'autre à pédoncule et ailerons, un grattoir, deux autres vases brisés qui ont pu contenir des victuailles au moment de l'inhumation, des écuelles, une belle lame de silex servant de couteau, une pierre à concasser le grain, une belle pendeloque de pierre jaunâtre rare importée sans doute, une onyx percée en forme de disque, une seconde pendeloque percée en silex, proche de l'ouverture, comme deux belles pointes de flèche à ailerons barbelés, l'une en silex jaune probablement importée et l'autre en quartz bleu.

Bref une riche moisson de ce qui constituait les ustensiles, armes, outils et bijoux des hommes du néolithique en matières non-périssables destinés aux défunts dans l'au-delà.

Nous pouvons ainsi conclure à la croyance en cet au-delà des hommes enterrés dans leur caveau de famille du Reun, sans pour autant en savoir davantage sur le rite funéraire.

Du Châtellier signale la découverte également d'un objet de bronze en complète décomposition, tombé en poussière dès qu'il fut touché. Cette dernière trouvaille permet de dater l'allée couverte dans le néolithique final vers 2500 ans avant J.C , soit postérieurement aux grands dolmens. à moins que les hommes de l'âge du bronze n'aient violé la sépulture comme le laisserait supposer la disparition des pierres servant à boucher l'entrée. L'ample moisson d'objets récoltés laisse quand même supposer que le monument n'a pas été pillé même s'il a été visité. Peut-être est-ce dû aux légendaires petits hommes de la lande ! Braves Korrigans !

Du Châtellier a noté avec précision les endroits où il a trouvé les différents objets. Ils étaient répartis de la chambre à l'entrée du couloir, c'est à dire partout. Le monument a ainsi été utilisé au maximum.

Jean l'Helgouac'h, archéologue breton a reconnu parmi les poteries recueillies et dessinées par Du Châtellier, un bel ensemble de type Kerugou particulièrement le vase à fond plat.

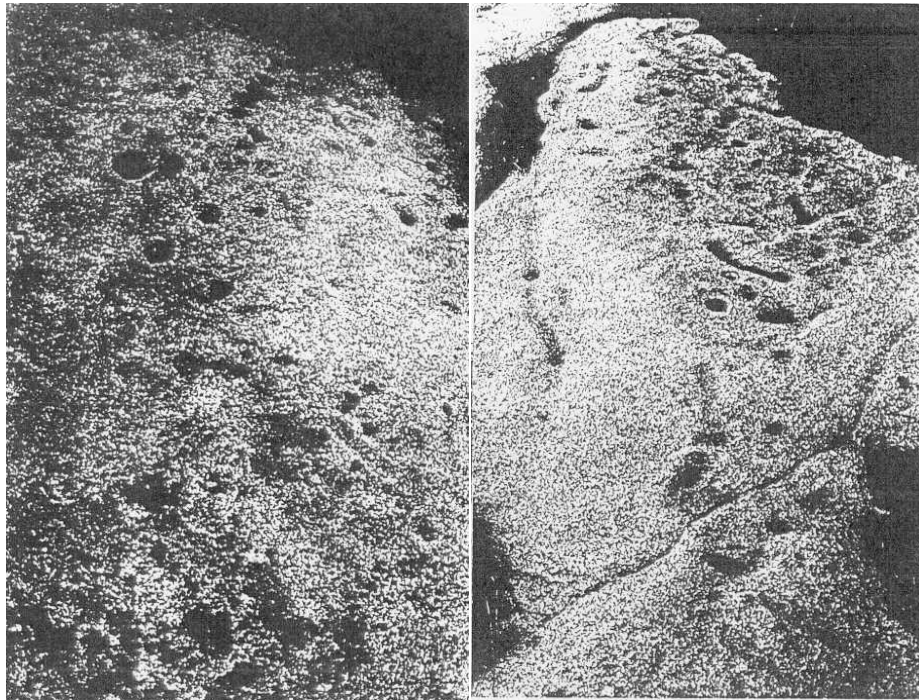
Kerugou est le célèbre dolmen à chambre et à couloir proche de la chapelle de Beuzec-Cap Caval qui a donné son nom à ce type de poteries décorées de 3 nervures verticales.

Jean l'Helgouac'h parle même de groupe culturel de Kerugou dont l'influence s'est exercée tout le long de la côte bretonne Sud jusqu'à Carnac et les îles du Morbihan sans pour autant qu'on sache où se situaient les fours de fabrication.

Le riche « trésor archéologique » du Reun n'est plus observable en Bretagne. Dans son château de Kernuz, Du Châtellier avait déposé et exposé ses collections, découvertes en Finistère et parfois au-delà. En 1924, dix ans après sa mort, elles ont rejoint le musée de Saint-Germain-en Laye où elles dorment probablement dans des caisses. Il nous reste ses dessins.

Les cupules

Déjà remarquable par son allée couverte et son menhir, le site du Reun l'est encore plus par l'exceptionnelle découverte relativement récente, de milliers de cupules creusées sur le socle rocheux naturel. C'est le lieu de Bretagne où se trouve la plus forte concentration de gravures rupestres à l'air libre.



*Rochers gravés du Reun
(Cliquez sur l'image pour l'agrandir)*

C'est en 1967 que Valentin Daniel, un fermier de Léhan entreprit de récupérer la terre étalée du tumulus ainsi que l'humus pourtant peu épais formé par la lande et les broussailles décomposées depuis des siècles sur la roche massive du sommet du tertre. Sur cette surface rocheuse irrégulière, couverte de mini-formes d'érosion naturelle, il

remarqua pourtant des cupules et des sillons, qu'on pouvait dénommer « pétroglyphes », à signification énigmatique qui avaient échappé jusque là aux premiers archéologues et aux visiteurs avertis sans doute à cause de l'humus qui les recouvrait.

Intrigué, Valentin s'en ouvrit à un estivant en vacances à Léchiagat, Mr Gestalder, sculpteur rennais, féru de Préhistoire qui élargit de plusieurs mètres carrés la zone mise à jour et constata que les cupules se prolongeaient sous la lande.

La découverte est suffisamment importante pour que les noms de ces deux inventeurs soient mentionnés et méritent de passer à la postérité.

Les services de l'archéologie de Rennes et du Laboratoire d'anthropologie prévenus, déléguèrent sur le terrain le jeune Pierre Louis Gouletquer attaché de recherches au C.N.R.S.

Avec des étudiants locaux dont M.Guiziou, il dessina toutes les cupules apparentes soit 440 signes ou symboles parmi lesquels il reconnut un trident. En décapant encore les abords en lande, il découvrit une petite hache polie en roche verte, probablement un objet votif qui faisait le lien entre ces cupules et les mégalithes du Reun.

Plus récemment, en 1997, Michel Le Goffic conservateur en chef du patrimoine mégalithique et archéologique du Finistère, en reprit l'étude et dessina les centaines de symboles. Il fit quelques sondages dans la Lande pour préciser leur étendue. Il évalua l'ensemble des signes gravés sous la végétation à plusieurs milliers.

Pourtant les surfaces rocheuses apparentes tout autour du tumulus n'en montrent guère.

L'archéologue rassembla l'analyse de toutes les cupules en relation avec des monuments mégalithiques du Finistère dans un même article (Brigantium vol 10). Celles du Reun constituent la grande masse d'entre elles, les monuments tels que le tumulus de Poulguen ou le menhir de Saint-Urnel n'en possédant que quelques unes.

Au Reun, il a distingué des cupules de quelques cm de diamètre assez rarement hémisphériques, des barres creusées de 10 à 20 cm de long sur 5 cm de large dont la profondeur est plus grande que celles des cupules, (jusqu'à 5 cm). Il note des formes courbes, parfois des croissants.

Certaines zones rocheuses décapées ne comportant pas de signes gravés, il est difficile selon lui de dégager une signification de l'ensemble. Néanmoins, Michel le Goffic a remarqué que certaines cupules sont reliées par un fin sillon dans le sens de la pente. Aussi a-t-il pu émettre l'hypothèse d'une relation avec le culte de l'eau, en tout cas la pratique d'un rituel lié à la source de vie qu'est l'eau, déjà exprimé par l'existence d'un menhir indicateur.

Tréffiagat cependant attend son « Champollion » capable un jour de déchiffrer ou d'expliquer ses pétroglyphes. Laissons les milliers de cupules et de barres dormir en sécurité sous la lande.

Celles que l'on a dégagées et mises à jour sont déjà colonisées par les lichens, premiers végétaux qui attaquent la roche à nu. Elles ont tendance à être masquées, surtout les moins profondes, et risquent de s'abîmer.



Cupules creusées dans la roche du Reun, découvertes par Mr Gestalder. Leur signification est énigmatique. Elles sont probablement d'origine néolithique.

Notons que les autres affleurements rocheux qui jalonnent toute la côte Sud bigoudène sur la falaise morte à quelques mètres d'altitude ne recèlent pas de cupules. Exceptionnel le site du Reun ? Certainement en Bretagne et peut-être en France.

Par contre on en découvre de plus belles en Scandinavie, en Suisse où les rochers rabotés et polis par les anciens glaciers du quaternaire sont légion.

Reste à expliquer comment l'homme a creusé la roche dure quand il ne possédait aucun outil de métal. Roche contre roche, la plus tendre cède. Alors ?

Le dolmen naturel

L'étude du site serait incomplète si l'on ne faisait pas mention d'un « dolmen naturel » situé à proximité des cupules. Une énorme dalle de granite très épaisse creusée de nombreuses cuvettes d'érosion, repose sur deux bords de rocher séparés par une entaille naturelle d'1,50 m de large comme il en existe sur le rivage actuel.

Cela aurait pu n'être qu'une curiosité de la nature si de jeunes fouilleurs passionnés n'avaient dégagé la terre qui remplissait l'anfractuosités et découvert un fond d'amphore gallo-romaine preuve de son utilisation à cette époque. Encore un jalon dans l'histoire de Tréffiagat à cette époque reculée.

Ajoutons que le granite à gros grains du Reun, le même que celui du Guilvinec, aux fissures horizontales, a été utilisé comme à Men Meur pour servir de bases de croix de chemins.

On peut voir quelques cicatrices circulaires d'extraction selon la méthode des coins de bois près du menhir sur le sentier des charrettes.

Le site de Quélarn

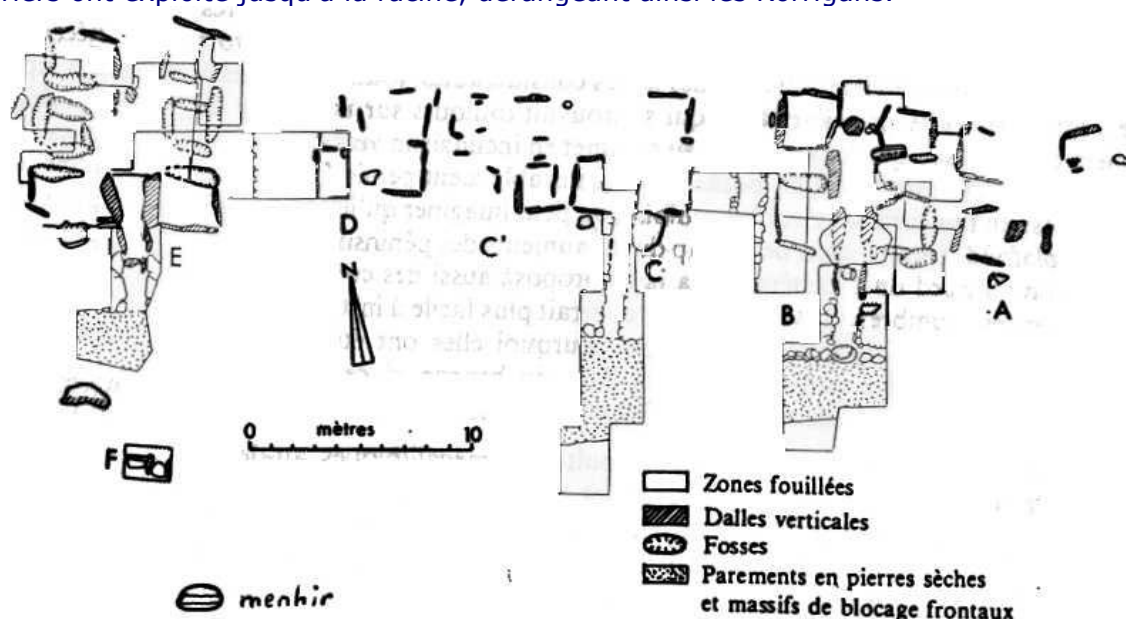
Le « bois du dolmen », à l'extrémité NE du territoire communal de Tréffiagat, est un site très visité, mis en valeur par les services archéologiques du Finistère après les fouilles étalées sur les années 79-83 faites par Mr. Giot directeur du Laboratoire d'Anthropologie de l'Université de Rennes, associé au Professeur Simpson de Southampton et son équipe d'étudiants anglais.

La plus grande partie des monuments se trouve sur la commune de Plobannalec, mais le menhir indicateur de lieu sacré se situe en Tréffiagat. Sans vouloir annexer les richesses de nos voisins, nous pouvons quand même en dire quelques mots, car même dans sa complexité Quélarn est un « livre ouvert » pour comprendre d'autres sites mégalithiques ruinés de Tréffiagat et même de tout le Pays Bigouden dont il est le plus représentatif.

Désigné sous le toponyme de « Goarem-ar-C'horriket » ou garenne des Korrigans, on devrait encore aujourd'hui, par les nuits de clair de lune, y voir danser les petits lutins sur les aiguilles de pins. Un vieux paysan du voisinage qui rendit visite aux fouilleurs assura qu'autrefois les « seigneurs » venaient y faire la fête.

Paul du Châtelier en 1887 y signala l'existence d'un dolmen et de 27 chambres à ciel ouvert dont les dalles mégalithiques verticales ne ressortaient que très peu du sol et ne possédaient pas de pierres de couverture.

En fait après nettoyage du site, Mr Giot réalisa que l'ensemble était constitué de 5 ou 6 sépultures parallèles placées côte à côte et orientées N.S. Le tout était autrefois recouvert d'un Cairn ou pierres bien disposées en courbe dont on a retrouvé les fondements et les parements tout autour. La longueur totale du monument atteignait 55 m. Impressionnant ! Vu de l'extérieur il semblait un énorme tas de cailloux que des carriers ont exploité jusqu'à la racine, dérangeant ainsi les Korrigans.



*Plan de l'ensemble mégalithique de Quélarn à la frontière de la commune de Tréffiagat. Le menhir est sur Tréffiagat (Sources : laboratoire d'Anthropologie de Rennes. Mr Giot)
Cliquez sur l'image pour l'agrandir*

Chaque sépulture ou « caveau de famille » comprenait un long couloir de pierres sèches puis des dalles verticales aboutissant à une chambre compartimentée parfois énorme (8 m sur 8 m à l'ouest) compte tenu de la difficulté à la recouvrir

Le dolmen incliné bien visible n'est qu'une des dalles de couverture d'un couloir qui a résisté aux carriers.

Les défunts de l'époque néolithique étaient déposés sur le dallage des chambres par leurs proches qui rampaient dans les couloirs très bas de plafond. Les ouvertures au sud étaient alors fermées par des pierres sèches.

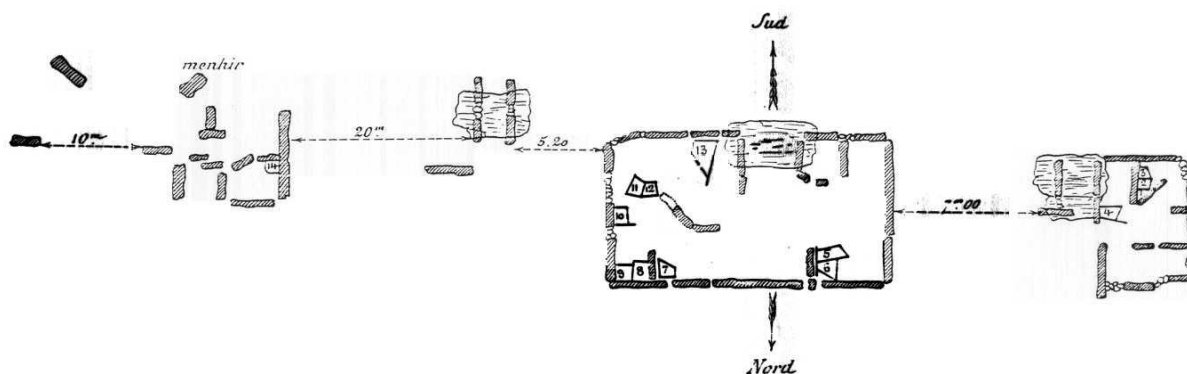
De très nombreux tessons de poterie furent découverts face aux entrées attestant la pratique d'un cérémonial comprenant dépôt de fleurs comme dans nos cimetières modernes.

Le type de sépulture de Quélarn ou « dolmen à couloir et à chambre compartimentée » fut daté au radio-carbone en utilisant les charbons de bois trouvés à la base, soit 3600 avant J.C, bien plus ancien que l'allée couverte du Reun.

Les fouilles de Mr Giot ont eu surtout comme intérêt de comprendre la structure du monument. Compte tenu de la masse de déblais rejetés, le matériel récolté paraît assez pauvre. Notons quantité d'éclats de silex, des gobelets campaniformes, une hache polie, de nombreux tessons néolithiques auxquels s'ajoutent des objets gallo-romains et de la poterie médiévale du temps des « seigneurs », preuve de la réutilisation postérieure. Malgré l'absence totale d'ossements, ceux-ci ayant disparu dans le sol acide, on peut penser que pendant des siècles, les habitants d'une communauté vivant dans le voisinage, dont on n'a pas retrouvé trace d'habitat, ont été inhumés dans ce cairn.

Le groupe de Kervillogan

Aux confins Nord de la commune, vers Plomeur, existaient au 19ème siècle 3 grands monuments sur le plateau de Kervillogan.



*Plan de l'ensemble ruiné de sépultures à dolmen et couloir de Penn-ar-Menez réalisé par l'archéologue Du Chatellier en 1876
Cliquez sur l'image pour l'agrandir*

Celui de Penn ar Menez, aujourd'hui ruiné, mesurait 100 m de long, bien plus grand que celui de Quélarn.

En 1876 quand Paul Du Châtellier le fouilla en 30 jours, il était déjà en partie ruiné, laissant apparaître de grandes chambres à ciel ouvert formées de dalles mégalithiques posées verticalement.

La plus grande de ces pierres mesurait 3,40 m de long et 2 m de hauteur. Lorsque les dalles des parois ne se touchaient pas, des murs de pierres sèches rendaient les chambres hermétiquement closes.

Apparemment, selon les renseignements du rapport de fouilles de l'archéologue, la structure du monument était la même que celle de Quélarn avec toutefois des parois qui ressortaient davantage au-dessus du sol. Des restes de tumulus formé de terre et de pierres entouraient l'ensemble qui avait aussi perdu sa double couverture, grandes dalles horizontales et cairn.

Du Châtellier n'a toutefois pas reconnu les entrées sud des couloirs d'accès aux chambres. Il s'est attaqué directement par le haut au cour des sépultures. Chacune des chambres était soigneusement dallée dans le fond pour recevoir les défunts et leurs objets funéraires ; un dallage de pierres plates qui reposait lui-même sur une épaisse couche d'argile jaunâtre régularisant le vieux sol terreux. Du travail soigné pour les défunts ! Il s'agissait bien de caveaux, les morts ne devant pas être en contact avec la terre. Celle-ci s'est pourtant infiltrée peu à peu durant les millénaires, avant l'éventration du monument par les carriers.

De nombreux tessons de poterie grossière, des percuteurs en pierre, des éclats de silex étaient posés sur le dallage parmi les fragments de charbons de bois et des cendres. En outre, les « ouvriers » de Du Châtellier recueillirent une hache polie en dolérite, une pointe de flèche, une lame en silex, une belle pierre à concasser le grain qui peut-être pouvait servir dans l'au-delà, des vases ornés de grandes dimensions. En l'absence d'analyse au radio-carbone on peut toutefois penser que ce monument datait du 4ème millénaire avant-JC.

Originalité par rapport à Quiélarn, dans les chambres, existaient des coffres exigus, bien fermés contenant des cendres. Du Châtellier a pensé que ces coffres faisaient fonction d'urnes cinéraires. L'incinération existait-elle déjà à Tréffiagat ? On ne peut le vérifier aujourd'hui en l'absence d'échantillons, mais il est probable que ces coffres avaient dû simplement renfermer des ossements déplacés, des reliques en quelque sorte. Un monument si vaste et si énorme avait servi durant des siècles. Les néolithiques pénétraient par les couloirs dans les chambres, y déposaient les nouveaux défunts et regroupaient les ossements des précédents.

Deux petits menhirs ressortaient de la partie orientale du tumulus où des dalles provenant d'une chambre détruite jonchaient le sol. A cet endroit un chemin d'exploitation rural traversait la nécropole qui devait peut-être correspondre à une communauté importante, là où jusqu'aujourd'hui n'existait qu'un village de trois anciennes fermes.

Le monument de Kervillogan

A 200 m des sépultures de Penn ar Menez, celles de Kervillogan étaient tout aussi vastes. On reconnaît encore, derrière les habitations, un dolmen parmi les broussailles. Comme le monument précédent, il est difficile d'accès, pas vraiment balisé pour les visiteurs intéressés.

Du Châtellier a décrit une galerie à dolmen accédant à 2 chambres à ciel ouvert ; oui comme on le sait depuis, effondrées et pillées ! Un grand nombre de larges pierres

disséminées sur 60 m témoignait de l'importance du monument. Deux autres chambres apparurent sous les déblais. Nous retrouvons ici les mêmes caractéristiques qu'à Penn ar Menez : dallage des chambres, deux petits coffres, présence de vases ornés, de percuteurs, de tessons variés, des charbons, des silex, une hache en fibrolite rouge, bref tout ce qui était nécessaire pour vivre dans l'au-delà ! Néanmoins dans cette ruine, Du Châtellier découvrit une structure de pierres disposées en voûte en s'arc-boutant au-dessus d'une chambre, mais en partie ruinée. Cela nous renseigne aujourd'hui sur la façon dont étaient construits les plafonds des chambres pour protéger les défunts disposés sur le dallage.

C'était en somme la technique de l'encorbellement semblable à celle du grand Cairn de Barnenez en Plouezoc'h, semblable aussi à celle, plus récente, des tombeaux de la Grèce archaïque.

Menez Penhars

A 300 m de Kervillogan vers les fermes de Penhars, existait un 3ème monument du même genre et de taille semblable vu la répartition des pierres sur le plateau quand Du Châtellier entreprit les fouilles vers 1880.

Il était tellement ruiné qu'il ne montrait plus qu'une galerie et deux chambres, les autres dalles ayant disparu.

Les mêmes objets furent recueillis mais en plus une pendeloque en grès rouge percé et un objet en schiste en forme de cuiller.

Voilà bien une concentration de monuments correspondant sans doute à une nombreuse population néolithique ; mais aussi un saccage du patrimoine archéologique !

Ajoutons que sur le même plateau, à Pendreff (en Tréffiagat) Du Châtellier (encore lui) a recueilli plusieurs haches en pierre polie dans un dolmen ruiné.

Les sépultures mégalithiques de Tréffiagat qui représentaient des milliers de m³ de terre et de pierres ont pu « survivre » ruinées jusqu'à nos jours. Par contre on ne sait rien des menhirs qui ont dû exister et qui sont disparus depuis longtemps en raison de la relative facilité de les renverser et de les réutiliser.

L'un d'eux vient d'être cependant mis à jour au Merlot. Il trône depuis sur la pelouse de la Mairie.

Pierre Jean BERROU